

Membre associé lorrain (1839-1851)

Née à Nancy le 19 juillet 1773, Marie-Philippine-Agnès était la fille d'Esprit-Claude Pierre de Sivry, deuxième secrétaire perpétuel de l'académie de Stanislas, et la sœur d'Esprit-Marie-Joseph Pierre de Sivry, académicien lui aussi, mais qui avait renoncé en 1804, pour raisons de santé, à appartenir à l'académie reconstituée. Très jeune, elle avait fréquenté avec ses parents les salons de Paris et de Versailles, elle s'était fait remarquer par sa précocité et elle avait écrit des vers admirés de La Harpe, Marmontel ou Sedaine. Houdon avait sculpté son buste. Necker l'appréciait particulièrement et l'emmenait pour de longues promenades. La fille de ce dernier, Madame de Staël, qui a peut-être pensé à elle pour le personnage de Corinne, a dit qu'elle avait été la seule femme dont elle eût été jalouse. La Révolution a mis fin brutalement à cette vie mondaine, pleine de gaîté et de raffinement : les soupers d'autrefois, a-t-elle écrit, ont été remplacés par des dîners longs et ennuyeux. Après la mort de son père, émigré à Deux-Ponts, en 1792, elle a habité avec sa mère au château de Remicourt et profité des années de la Révolution pour compléter sa culture, en étudiant le grec, le latin, les langues vivantes et les mathématiques. Son drame lyrique, *Calypso*, lui valut d'être associée à l'académie romaine des Arcades.

Lorsqu'elle a épousé en 1802 François-Bonaventure de Vannoz, ses devoirs de maîtresse de maison et de mère de famille ne l'ont pas empêchée de publier deux recueils de vers très remarquables : *Profanation des tombes royales de Saint-Denis*, écrit dès 1793, mais édité en 1806 et encore en 1818 ; *Epîtres à une femme sur la conversation, ou Conseils à une femme sur les moyens de plaire dans la conversation*, suivie de *Poésies fugitives* (1812). Elle y fait preuve de beaucoup d'esprit et de culture. En 1835, menacée de perdre la vue, elle consulte sans succès des ophtalmologistes à Paris. Elle devient complètement aveugle en 1838, mais cela n'arrête pas complètement sa production poétique ; Désiré Carrière, qui rend compte de son dernier recueil, paru en 1845 sous le titre *Poésies*, écrit : « Depuis deux ans à peine, Madame de Vannoz, en forme de distraction, et aussi par pente naturelle, s'était mise à revoir son passé poétique, à rappeler dans sa riche mémoire tous ses travaux d'autrefois. Elle se récitait à elle-même ses vers, non pas avec la complaisance d'un auteur, mais avec le goût sévère d'un critique ». Elle a ajouté à ses poèmes anciens trois compositions de tonalité élégiaque : *A mon enfant avant sa naissance*, *Sur la mort d'un enfant*, *Stances à mes enfants*. Ce dernier volume a été naturellement offert à l'académie de Stanislas, dont elle était devenue associée correspondante le 14 novembre 1839.

Elle est décédée à Nancy le 13 octobre 1851, à l'âge de 78 ans, dans sa maison de la rue du Manège et, nous dit Charles Courbe, « dans la chambre où elle est née ». [Jean-Claude Bonnefont]

Michel CAFFIER, *Dictionnaire des littératures de Lorraine*, Éditions Serpenoise, 2003, p. 995 ; Désiré CARRIÈRE, compte rendu de *Poésies* de Mme de Vannoz », *L'Espérance* (1^{er} janvier 1846) ; Charles COURBE, *Promenades historiques à travers les rues de Nancy*, Nancy, 1883, p. 100-103 ; Prosper GUERRIER DE DUMAST, « Notice sur Madame de Vannoz », *Revue de Lorraine*, tome 1, n°4 (Août 1835), p. 262-269 ; *Mémoires de l'Académie de Stanislas* (1851), p. ii, (1852), p. viii ; *Mémoires de la Société royale des sciences, lettres et arts de Nancy* (1839), p. viii ; MICHAUD, *Biographie universelle et moderne*, vol. 85, Paris, 1862, col. 95-99.